**OBJET D’ETUDE n°2 :**

**Vers un espace culturel européen :**

**Renaissance & humanisme**

**Œuvres intégrales : « Des cannibales » et « Des coches »**

**MONTAIGNE, *Essais* I, 31 et III, 6 (1588)**



**Lecture analytique n°1 : Montaigne, *Essais*, livre I, chap. XXXI « Des Cannibales » (texte modernisé) p. 27-31**

*« Cannibales », désigne d’abord les Indiens des Caraïbes antillaises. Il prend au XVIe siècle le sens de « sauvage », puis désigne spécifiquement les anthropophages au début du XIXe siècle.*

|  |  |
| --- | --- |
| *1*  *5*  *10*  *15*  *20* | Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu’il n’y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu’on m’en a rapporté : sinon que chacun appelle barbarie, ce qui n’est pas de son usage ; comme de vrai, il semble que nous n’avons autre mire1 de ta vérité et de la raison que l’exemple et idée des opinions et usances du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de même que nous appelons sauvages les fruits que nature, de soi et de son progrès ordinaire, a produits là où, à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice et détournés de l’ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages. En ceux-là sont vives et vigoureuses, les vraies et plus utiles et naturelles vertus et propriétés, Lesquelles nous avons abâtardies en ceux-ci, et les avons seulement accommodées au plaisir de notre goût corrompu. Et si2 pourtant la saveur même et délicatesse se trouve à notre goût excellente, à l’envi des nôtres3, en divers fruits de ces contrées-là sans culture. Ce n’est pas raison que l’art gagne le point d’honneur sur notre grande et puissante mère nature. Nous avons tant rechargé la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l’avons du tout4 étouffée. Si est-ce que, partout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprises.  **Et le lierre vient mieux de lui-même / Et l'arbousier croît plus beau dans les lieux solitaires, /Et les oiseaux, sans art, ont un chant plus doux. [Properce : *Élégies amoureuses- Cynthia*, I, 2, 10]**  Malgré tous nos efforts, nous ne parvenons même pas à reproduire le nid du moindre oiselet, sa texture, sa beauté, et son utilité, pas plus que le tissage de la moindre araignée ! Toutes les choses, dit Platon, sont produites, ou par la nature, ou par le hasard, ou par l'Art. Les plus grandes et les plus belles par l'une ou l'autre des deux premiers ; les moindres et les moins parfaites par le dernier.  **[Lecture cursive : suite de l’extrait]** Ces peuples me semblent donc « barbares » parce qu'ils ont été fort peu façonnés par l'esprit humain, et qu'ils sont demeurés très proches de leur état originel. Ce sont encore les lois naturelles qui les gouvernent, fort peu abâtardies par les nôtres. Devant une telle pureté, je me prends parfois à regretter que la connaissance ne nous en soit parvenue plus tôt, à l'époque où il y avait des hommes plus qualifiés que nous pour en juger. Je regrette que Lycurgue et Platon n'en aient pas eu connaissance, car il me semble que ce que nous pouvons observer chez ces peuples-là dépasse non seulement toutes les représentations par lesquelles la poésie a embelli l'Âge d'Or et tout le talent qu'elle a déployé pour imaginer une condition heureuse pour l'homme, aussi bien que la naissance de la philosophie et le besoin qui l'a suscitée. Les Anciens n'ont pu imaginer un état naturel aussi pur et aussi simple que celui que nous constatons par expérience, et ils n'ont pas pu croire non plus que la société puisse se maintenir avec si peu d'artifices et de liens entre les hommes.  C'est un peuple, dirais-je à Platon, qui ne connaît aucune sorte de commerce ; qui n'a aucune connaissance des lettres ni aucune science des nombres ; qui ne connaît même pas le terme de magistrat, et qui ignore la hiérarchie ; qui ne fait pas usage de serviteurs, et ne connaît ni la richesse, ni la pauvreté ; qui ignore les contrats, les successions, les partages ; qui n'a d'autre occupation que l'oisiveté, nul respect pour la parenté autre qu'immédiate ; qui ne porte pas de vêtements, n'a pas d'agriculture, ne connaît pas le métal, pas plus que l'usage du vin ou du blé. Les mots eux-mêmes de mensonge, trahison, dissimulation, avarice, envie, médisance, pardon y sont inconnus. Platon trouverait-il la République qu'il a imaginée si éloignée de cette perfection ?  **Voilà les premières lois qu'ait données la nature. [Virgile : *Géorgiques*, II, 20]**  **Notes :** 1. modèle, moyen de juger de quelque chose. 2. adverbe de renforcement, il faut comprendre *en effet.* 3. si on Les confronte aux nôtres. 4. Totalement. 5. querelle. 6. abondance. 7. sans division de propriété, en collectivité. |

**Lecture cursive : Montaigne, *Essais*, livre I, chap. XXXI « Des Cannibales » (Texte modernisé) p. 37**

Nous pouvons donc bien appeler ces gens-là des « barbares », par rapport aux règles de la raison, mais certainement pas par rapport à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie. Leur guerre est tout à fait noble et chevaleresque, et a autant d'excuses et de beauté que cette maladie humaine peut en avoir : elle n'a d'autre fondement pour eux que la seule recherche de la valeur. Ils ne contestent pas à d'autres la conquête de nouvelles terres, car ils jouissent encore de cette fécondité naturelle qui leur procure sans travail et sans peine toutes les choses nécessaires, et en telle abondance, qu'ils n'ont que faire d'agrandir leur territoire. Ils sont encore en cet état bienheureux qui consiste à ne désirer que ce que leurs nécessités naturelles leur ordonnent ; tout ce qui est au-delà est pour eux superflu.

Ceux qui sont du même âge s'appellent entre eux frères et ils appellent enfants ceux qui sont plus jeunes. Les vieillards sont des pères pour tous les autres. Ceux-ci laissent en commun à leurs héritiers la pleine possession de leurs biens indivis, sans autre titre que celui, tout pur, que nature donne à ses créatures en les mettant au monde. Si leurs voisins passent les montagnes pour venir les assaillir, et qu'ils remportent la victoire, le prix pour le vainqueur c'est la gloire et l'avantage d'être demeuré le plus valeureux et le plus vaillant, car ils n'ont que faire des biens des vaincus. Puis ils s'en retournent dans leur pays, où rien de nécessaire ne leur fait défaut, de même qu'ils ne manquent pas non plus de cette grande qualité qui est de savoir jouir de leur heureuse condition, et de s'en contenter. Les autres font de même : ils ne demandent à leurs prisonniers d'autre rançon que l'aveu et la reconnaissance d'avoir été vaincus.

Mais parmi ces prisonniers, il n'en est pas un seul par siècle qui n'aime mieux mourir que d'abdiquer, par son attitude ou par sa parole, si peu que ce soit de la grandeur d'un courage invincible. On n'en voit aucun qui n'aime mieux être tué et mangé que de seulement demander que cela lui soit épargné. On les traite très libéralement, afin que la vie leur soit d'autant plus chère. Et on leur parle très souvent de leur mort future, des tourments qu'ils auront à y endurer, des préparatifs que l'on fait pour cela, de la façon dont leurs membres seront découpés, et du festin qui se fera à leurs dépens. Tout cela, à seule fin de leur arracher de la bouche quelque parole lâche ou vile, ou leur donner envie de s'enfuir, pour obtenir cet avantage de les avoir épouvantés, et d'avoir triomphé de leur constance. Car en fait, à tout prendre, c'est en ce seul point que consiste la vraie victoire :

**Il n'y a de véritable victoire que celle**

**Qui, domptant l'âme, force l'ennemi à s'avouer vaincu.**

**[Claudien : *Les Panégyriques*, De sexto..., vv. 248 -49]**

**Lecture analytique n°2 : Montaigne, *Essais*, I, 31, « Des Cannibales », 1580-1592 (texte modernisé) p. 43-45**

|  |  |
| --- | --- |
| *1*  *5*  *10*  *15*  *20*  *25* | Trois d'entre eux, ignorant combien coûtera un jour à leur repos et à leur bonheur la connaissance des corruptions de deçà1, et que de ce commerce naîtra leur ruine, comme je présuppose qu'elle soit déjà avancée, bien misérables de s'être laissé piper2 au désir de la nouvelleté, et avoir quitté la douceur de leur ciel pour venir voir le nôtre, furent à Rouen, du temps que leur feu roi Charles neuvième y était3. Le Roi parla à eux longtemps ; on leur fit voir notre façon, notre pompe4, la forme d'une belle ville. Après cela, quelqu'un en demanda à leur avis, et voulut savoir d'eux ce qu'ils y avaient trouvé de plus admirable5 ; ils répondirent trois choses, d'où j'ai perdu la troisième, et en suis bien marri ; mais j'en ai encore deux en mémoire. Ils dirent qu'ils trouvaient en premier lieu fort étrange que tant de grands hommes, portant barbe, forts et armés, qui étaient autour du Roi (il est vraisemblable qu'ils parlaient des Suisses de sa garde), se soumissent à obéir à un enfant6, et qu'on ne choisissait plutôt quelqu'un d'entre eux pour commander ; secondement (ils ont une façon de leur langage telle, qu'ils nomment les hommes moitié les uns des autres7) qu'ils avaient aperçu qu'il y avait parmi nous des hommes pleins et gorgés de toutes sortes de ­commodités, et que leurs moitiés étaient mendiants à leurs portes, décharnés de faim et de pauvreté ; et trouvaient étrange comme ces moitiés ici nécessiteuses pouvaient souffrir une telle injustice, qu'ils ne prissent8 les autres à la gorge, ou missent le feu à leurs maisons.  Je parlai à l'un deux fort longtemps ; mais j'avais un truchement9 qui me suivait si mal et qui était si empêché à recevoir mes imaginations par sa bêtise, que je n'en pus tirer guère de plaisir. Sur ce que je lui demandai quel fruit il recevait de la supériorité qu'il avait parmi les siens (car c'était un capitaine, et nos matelots le nommaient Roi), il me dit que c'était marcher le premier à la guerre ; de combien d'hommes il était suivi, il me montra un espace de lieu, pour signifier que c'était autant qu'il en pourrait en un tel espace, ce pouvait être quatre ou cinq mille hommes ; si, hors la guerre, toute son autorité était expirée, il dit qu'il lui en restait cela que, quand il visitait les villages qui dépendaient de lui, on lui dressait des sentiers au travers des haies de leurs bois, par où il pût passer bien à l'aise.  Tout cela ne va pas trop mal : mais quoi, ils ne portent point de hauts-de-chausses ! |

1. De notre côté de l'océan par rapport au Nouveau Monde, donc : de notre monde.

2. Piper : tromper.

3. En 1562.

4. Notre pompe : notre cérémonial, nos rituels.

5. Admirable : remarquable et étonnant.

6. Charles IX accède au trône à douze ans.

-> <http://ceredi.labos.univ-rouen.fr/public/?rouen-1562-montaigne-et-les.html>

7. Ils considèrent tout homme comme la moitié d'un autre, témoignage de leur solidarité.

8. Qu'ils ne prissent : sans qu'ils prissent.

9. Truchement : interprète.

**Lecture analytique n° 3 : Montaigne, *Essais*, Livre III, chapitre VI, « Des coches » (texte modernisé) p. 69-71**

|  |  |
| --- | --- |
| *1*  *5*  *10*  *15*  *20*  *25*  *30*  *35* | Notre monde vient d’en trouver un autre (et qui nous répond si c’est le dernier de ses frères, puisque les Démons, les Sibylles1, et nous, avons ignoré celui-ci jusqu’à cette heure) non moins grand, plein et membru2, que lui, toutefois si nouveau et si enfant, qu’on lui apprend encore son a, b, c : il n’y a pas cinquante ans, qu’il ne savait, ni lettres, ni poids, ni mesure, ni vêtements, ni blés, ni vignes. Il était encore tout nu, au giron3, et ne vivait que des moyens de sa mère nourrice4. Si nous concluons bien, de notre fin, et ce poète5 de la jeunesse de son siècle, cet autre monde, ne fera qu’entrer en lumière, quand le nôtre en sortira. L’univers tombera en paralysie : l’un membre sera perclus6, l’autre en vigueur. Bien crains-je, que nous aurons bien fort hâté sa déclinaison7 et sa ruine, par notre contagion, et que nous lui aurons bien cher vendu, nos opinions et nos arts. C’était un monde enfant, si ne l’avons-nous pas fouetté et soumis à notre discipline, par l’avantage de notre valeur, et forces naturelles, ni ne l’avons pratiqué par notre justice et bonté, ni subjugué par notre magnanimité8. La plupart de leurs réponses, et des négociations faites avec eux, témoignent qu’ils ne nous devaient rien en clarté d’esprit naturelle, et en pertinence. L’épouvantable magnificencedes villes de Cuzco9 et de Mexico, et entre plusieurs choses pareilles, le jardin de ce Roi, où tous les arbres, les fruits et toutes les herbes, selon l’ordre et grandeur qu’ils ont en un jardin, étaient excellemment formés en or : comme en son cabinet10, tous les animaux, qui naissaient en son état et en ses mers : et la beauté de leur ouvrage, en pierreries, en plume, en coton, en la peinture, montrent qu’ils ne nous cédaient non plus en industrie11. Mais quant à la dévotion12, observance des lois, bonté, libéralité13, loyauté, franchise, il nous a bien servi, de n’en avoir pas tant qu’eux : ils se sont perdus dans cet avantage, et vendus, et trahis eux-mêmes. Quant à la hardiesse et courage : quant à la fermeté, constance, résolution contre les douleurs et la faim, et la mort, je ne craindrais pas d’opposer les exemples, que je trouverais parmi eux, aux plus fameux exemples anciens, que nous avons aux mémoires de notre monde par deçà14. Car pour ceux qui les ont subjugués, qu’ils ôtent les ruses et batelages15, de quoi ils se sont servis à les piper16, et le juste étonnement qu’apportait à ces nations-là, de voir arriver si inopinément17 des gens barbus, divers en langage, religion, en forme, et en contenance18, d’un endroit du monde si éloigné, et où ils n’avaient jamais imaginé qu’il y eût habitation quelconque, montés sur des grands monstres inconnus, contre ceux, qui n’avaient non seulement jamais vu de cheval, mais bête quelconque duite19 à porter et soutenir homme ni autre charge, garnis d’une peau luisante et dure, et d’une arme tranchante et resplendissante, contre ceux, qui pour le miracle et la lueur d’un miroir ou d’un couteau, allaient échangeant une grande richesse en or et en perles, et qui n’avaient ni science ni matière, par où tout à loisir, ils sussent percer notre acier : ajoutez-y les foudres et tonnerres de nos pièces et arquebuses20, capables de troubler César même, qui l’en eût surpris autant inexpérimenté : et à cette heure, contre des peuples nus, si ce n’est où l’invention était arrivée de quelque tissu de coton, sans autres armes pour le plus, que d’arcs, pierres, bâtons, et boucliers de bois : des peuples surpris sous couleur d’amitié et de bonne foi, par la curiosité de voir des choses étrangères et inconnues : comptez dis-je aux conquérants cette disparité, vous leur ôtez toute l’occasion de tant de victoires. |

|  |  |
| --- | --- |
| 1. Prêtresses d’Apollon qui prédisaient l’avenir.  2. Peuplé. 3. Auprès de sa mère.  4. La terre.  5. Lucrèce, poète latin du Ier siècle avant J.-C., cité par Montaigne juste avant.  6. Dans l’incapacité de se mouvoir.  7. Décadence.  8. Volonté de pardonner les faiblesses.  9. Capitale du Pérou. | 10. Bureau. 11. Habileté.  12. Attachement religieux.  13. Générosité. 14. De ce côté-ci de l’Océan.  15. Services de bateaux reliant des navires entre eux.  16. Tromper. 17. De façon si inattendue.  18. Façon de se comporter. 19. Dressée.  20. Armes à feu. |

**Lecture cursive : p. 71-73 (texte modernisé)**

Quel dommage qu’une si noble conquête ne soit pas tombée sous l’autorité d’Alexandre ou de ces anciens Grecs et Romains, et qu’une si grande mutation et transformation de tant d’empires et de peuples ne soit pas tombée dans des mains qui eussent doucement poli et amendé ce qu’il y avait là de sauvage, en confortant et en développant les bonnes semences que la Nature y avait produites, en mêlant non seulement à la culture des terres et à l’ornement des villes les techniques de ce monde-ci, dans la mesure où cela eût été nécessaire, mais aussi en mêlant les vertus grecques et romaines aux vertus originelles de ce pays ! Comme cela eût été mieux, et quelle amélioration pour la terre entière, si les premiers exemples que nous avons donnés et nos premiers comportements là-bas avaient suscité chez ces peuples l’admiration et l’imitation de la vertu, s’ils avaient tissé entre eux et nous des relations d’alliance fraternelle ! Comme il eût été facile alors de tirer profit d’âmes si neuves et si affamées d’apprendre, ayant pour la plupart de si belles dispositions naturelles !

Au contraire, nous avons exploité leur ignorance et leur inexpérience pour les amener plus facilement à la trahison, à la luxure, à la cupidité, et à toutes sortes d’inhumanités et de cruautés, à l’exemple et sur le modèle de nos propres mœurs ! A-t-on jamais mis à ce prix l’intérêt du commerce et du profit ? Tant de villes rasées, tant de peuples exterminés, passés au fil de l’épée, et la plus riche et la plus belle partie du inonde bouleversée dans l’intérêt du négoce des perles et du poivre... Beau résultat ! Jamais l’ambition, jamais les inimitiés ouvertes n’ont poussé les hommes les uns contre les autres à de si horribles hostilités et à des désastres aussi affreux.

En longeant la côte à la recherche de leurs mines, des Espagnols abordèrent une contrée fertile, plaisante, et fort peuplée. Ils firent à ce peuple les déclarations habituelles : « Nous sommes des gens paisibles, arrivés là après un long voyage, venant de la part du roi de Castille, le plus grand prince de la terre habitable, auquel le Pape, représentant de Dieu sur la terre, a donné autorité sur toutes les Indes. Si vous acceptez d’être tributaires de ce roi, vous serez très bien traités. Nous vous demandons des vivres pour notre nourriture et l’or nécessaire pour nos médicaments. Vous devez aussi accepter la croyance en un seul Dieu et la vérité de notre religion, que nous vous conseillons d’adopter. » Et ils ajoutaient à cela quelques menaces.

**L. A n° 5: Etienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire* (1576) – Manuel p. 282 -**

|  |  |
| --- | --- |
| *1*  *5*  *10*  *15*  *20*  *25* | Pauvres gens misérables, peuples insensés, nations opiniâtres1 à votre mal et aveugles à votre bien ! Vous vous laissez enlever sous vos yeux le plus beau et le plus clair de votre revenu, vous laissez piller vos champs, voler et dépouiller vos maisons des vieux meubles de vos ancêtres ! Vous vivez de telle sorte que rien n’est plus à vous. Il semble que vous regarderiez désormais comme un grand bonheur qu’on vous laissât seulement la moitié de vos biens, de vos familles, de vos vies. Et tous ces dégâts, ces malheurs, cette ruine, ne vous viennent pas des ennemis, mais certes bien de l’ennemi, de celui-là même que vous avez fait ce qu’il est, de celui pour qui vous allez si courageusement à la guerre, et pour la grandeur duquel vous ne refusez pas de vous offrir vous-mêmes à la mort. Ce maître n’a pourtant que deux yeux, deux mains, un corps, et rien de plus que n’a le dernier des habitants du nombre infini de nos villes. Ce qu’il a de plus, ce sont les moyens que vous lui fournissez pour vous détruire. D’où tire-t-il tous ces yeux qui vous épient, si ce n’est de vous ? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper, s’il ne vous les emprunte ? Les pieds dont il foule vos cités ne sont-ils pas aussi les vôtres ? A-t-il pouvoir sur vous, qui ne soit de vous-mêmes? Comment oserait-il vous assaillir, s’il n’était d’intelligence avec vous ? Quel mal pourrait-il vous faire, si vous n’étiez les receleurs du larron2 qui vous pille, les complices du meurtrier qui vous tue et les traîtres de vous-mêmes ? Vous semez vos champs pour qu’il les dévaste, vous meublez et remplissez vos maisons pour fournir ses pilleries3, vous élevez vos filles afin qu’il puisse assouvir sa luxure4, vous nourrissez vos enfants pour qu’il en fasse des soldats dans le meilleur des cas, pour qu’il les mène à la guerre, à la boucherie, qu’il les rende ministres5 de ses convoitises et exécuteurs de ses vengeances. Vous vous usez à la peine afin qu’il puisse se mignarder6 dans ses délices et se vautrer dans ses sales plaisirs. Vous vous affaiblissez afin qu’il soit plus fort, et qu’il vous tienne plus rudement la bride7 plus courte. Et de tant d’indignités que les bêtes elles-mêmes ne supporteraient pas si elles les sentaient, vous pourriez vous délivrer si vous essayiez, même pas de vous délivrer, seulement de le vouloir.  Soyez résolus à ne plus servir, et vous voilà libres. Je ne vous demande pas de le pousser, de l’ébranler, mais seulement de ne plus le soutenir, et vous le verrez, tel un grand colosse dont on a brisé la base, fondre sous son poids et se rompre. |

1. Obstinées.

2. Les complices du voleur.

3. Ses pillages.

4. Son appétit sexuel.

5. Serviteurs attentifs.

6. Se régaler.

7. Le lien par lequel on est tiré, attaché.

**L. A n° 6 : François Rabelais, *Gargantua*, Chapitre LVII, (1534)**

**Texte modernisé par Maurice Rat, © Editions Gérard et C°, Verviers (1962) – Manuel p. 282 –**

***Comment étaient réglés les Thélémites en leur manière de vivre***

|  |  |
| --- | --- |
| 1  5  10  15  20  25 | Toute leur vie était employée, non par lois, statuts ou règles, mais selon leur vouloir et leur libre arbitre1. Ils se levaient du lit quand bon leur semblait, buvaient, mangeaient, travaillaient, dormaient quand le désir leur venait. Nul ne les éveillait, nul ne les forçait ni à boire ni à manger ni à faire quelque autre chose. Ainsi l’avait établi Gargantua.  En leur règle n’était que cette clause2 :  FAIS CE QUE TU VOUDRAS  parce que des gens libres, bien nés, bien instruits, conversant en compagnies honnêtes3, ont par nature un instinct et un aiguillon4 qui les pousse toujours à des actes vertueux et les retire du vice, lequel instinct ils nommaient honneur. Quand, par une vile sujétion5 et contrainte ils sont déprimés et assouvis6, ils tournent cette noble affection par laquelle ils tendaient librement à la vertu, à déposer et à enfreindre7 ce joug de servitude8, car nous entreprenons toujours des choses défendues et convoitons ce qui nous est refusé.  Par cette liberté, ils entrèrent en louable émulation9 de faire tous ce qu’ils voyaient plaire à un seul. Si quelqu’un ou quelqu’une disait : « Buvons », tous buvaient ; s’il disait « Jouons », tous jouaient ; s’il disait « Allons nous ébattre10 aux champs », tous y allaient. Si c’était pour chasser au vol, les dames, montées sur de belles haquenées11, avec leur fier palefroi12, portaient chacune sur leur poing mignonnement ganté ou un épervier ou un laneret13 ou un émerillon14 ; les hommes portaient les autres oiseaux.  Ils étaient si noblement appris qu’il n’était entre eux nul ou nulle qui ne sût lire, chanter, jouer d’instruments harmonieux, parler cinq ou six langues, et composer en celles-ci tant en vers qu’en prose. Jamais ne furent vus chevaliers si preux15, si galants, si adroits à pied et à cheval, plus verts16, mieux remuants, mieux maniant toutes armes qu’ils étaient là. Jamais ne furent vues dames si propres, si mignonnes, moins fâcheuses, plus doctes à la main, à l’aiguille, à tout acte féminin honnête et libre qu’elles étaient là.  Par cette raison, quand le temps était venu que quelqu’un de cette abbaye, soit à la requête de ses parents, soit pour une autre cause, voulût sortir dehors, il emmenait avec soi une des dames, celle qui l’aurait pris pour son dévot17, et ils étaient mariés ensemble ; et s’ils avaient bien vécu à Thélème en dévouement et amitié, encore mieux ils la continuaient en mariage, d’autant s’aimaient-ils entre eux à la fin de leurs jours comme le premier de leurs noces. |

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| 1. Bonne volonté.  2. Mesure écrite.  3. En compagnie de gens moralement irréprochables.  4. Une motivation.  5. Mauvaise influence. | 6. Contraints.  7. Ne pas respecter.  8. Ce poids contraignant.  9. Désir.  10. Promener.  11. Petits chevaux réservés aux femmes. | 12. Cheval de parade.  13. Faucon gris.  14. Faucon au vol rapide.  15. Braves.  16. Dynamiques.  17. Directeur religieux. |

***1) Préparation de l’analyse :***

* « Carte d’identité » du texte ;

***2) Pistes de lecture :***

***1 : la mise en scène d'une expérience vécue***

* Analysez ce qui donne de l'authenticité, de la **vivacité** à cette anecdote autobiographique.
* Étudiez la **précision des circonstances** du récit.
* Précisez les différentes **« scènes »** que Montaigne donne à voir et la vivacité de leur présentation.
* Mesurez **l'implication de Montaigne** narrateur.

***2 : la portée critique***

* Formulez le regard de Montaigne sur la société française, ses **critiques** explicites et implicites.
* Quels aspects de la société Montaigne critique-t-il ? Analysez la **teneur de la critique** et le **ton** de celle-ci.

***3 : l'image d'une société modèle***

* **Comparez** la façon dont est mené l'interrogatoire des sauvages par rapport à celui des Français.
* Quelle image du **« capitaine »** Montaigne donne-t-il ?
* Étudiez comment Montaigne présente les « **sauvages** », les **qualités** dont leur comportement témoigne.
* Commentez le sens et le ton de la **dernière phrase**.

***3) A partir de ces pistes, formulez la question d’oral***

***4) Préparez l’introduction et la conclusion***

Introduction

*Amorce* : À la suite de la colonisation du Nouveau Monde par les Européens, Montaigne se renseigne sur les civilisations dites « primitives » et, fidèle à sa méthode, privilégie l'expérience.

*Présentation du texte* : Il raconte dans ses *Essais* sa rencontre avec des « sauvages » venus en 879.

*Annonce des axes* : Le récit vivant de cette rencontre l'amène à réfléchir sur notre société : le « cannibale », par son regard décapant, souligne les défauts de notre monde ; Montaigne semble faire du « sauvage » un modèle pour nos sociétés.

I. La mise en scène d'une expérience vécue

Montaigne rapporte l'expérience qu'il a vécue dans sa réalité concrète.

1. Des indications précises qui donnent de la véracité au récit

La scène racontée crée un effet de réel et d'authenticité.

Montaigne précise par le chiffre « trois » le nombre exact des visiteurs.

La scène est précisément située dans l'espace : « à Rouen ».

Elle est implicitement située dans le temps par la périphrase « du temps que leur feu roi Charles neuvième y était » (1562).

2. Une scène vivante

Les paroles rapportées sont fréquentes : il n'y a pas de discours direct, mais de nombreux verbes de parole et le style indirect rythment le récit.

Des tableaux pittoresques sont esquissés : celui du roi (enfant) qui « parla longtemps », l'excursion organisée (le groupe ternaire « façon / pompe / belle ville » est emphatique), le portrait esquissé des « Suisses »...

3. L’implication de l’auteur

Des interventions personnelles montrent la présence de Montaigne dans le récit, lui donnent de la spontanéité et créent la complicité avec le lecteur (sa mauvaise mémoire, ses ennuis avec l'interprète).

*Transition* : Le texte prend au début l'allure d'une fable qui pourrait s'intituler « Les trois cannibales et le roi des Français ». Or, toute fable implique une leçon, une réflexion morale.

II. L'étranger comme révélateur : critique de la société

L'intention de tirer une réflexion de cette anecdote apparaît dès la construction oratoire de la première phrase : Montaigne mêle au récit des notions abstraites (« repos, bonheur », « ruine, désir de nouvelleté »).

1. Critique implicite et critique explicite

La critique implicite des Français apparaît dans la présentation même de la scène (les Français font tout pour éblouir les « sauvages », signe d'outrecuidance) et dans la façon tendancieuse dont la question est posée aux « sauvages » (« admirable » signifie « remarquable »).

La critique explicite se trouve dans la réponse des « sauvages » : ils n'ont rien trouvé d'« admirable » au sens de remarquable, mais quelque chose « d'étrange » (jeu sur le sens de « remarquable »).

La critique est soulignée par l'emploi d'un vocabulaire faussement naïf et décapant (une longue périphrase désigne les Suisses et en fait ressortir l'étrangeté - « grands, barbes, forts, armés ») et par les « traductions » données par Montaigne entre parenthèses (l. 14-15, 17-18, 28).

2. La critique politique

Elle met en évidence la situation paradoxale créée par la monarchie héréditaire : le pouvoir échoit à « un enfant » (Charles IX a douze ans).

Le paradoxe est souligné par le jeu d'opposition et de disproportion des membres de phrase (longue description des Suisses opposée à un seul mot, « un enfant », avec un verbe inattendu entre les deux [*obéir*] qui crée la surprise) et par la logique du raisonnement des « sauvages » qui proposent une solution à ce paradoxe, évidente : l'inversion des rôles.

*Transition* : Cependant, la critique politique est rapide et beaucoup moins appuyée que la critique sociale.

3. La critique sociale

Montaigne dénonce l'injustice sociale, le manque de fraternité et de charité, et le fait que les injustices puissent se maintenir.

La violence de la critique est soulignée par le réalisme des descriptions des pauvres par opposition aux riches (« pleins et gorgés » / « mendiants à leurs portes, décharnés de faim et de pauvreté »), la répétition de « hommes » et « moitié » (qui rappellent le principe de solidarité) et le tableau final qui suggère qu'une telle injustice appelle logiquement la révolte (« prissent à la gorge », « missent le feu » sont des formules concrètes et frappantes).

III. L'image d'une société modèle ?

Rappel : pour Montaigne, « il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation ».

1. Un interrogatoire très différent

La deuxième scène rend compte d'un interrogatoire très différent. Les rôles sont renversés : les questions portent sur la civilisation cannibale.

Montaigne est celui qui pose les questions (et non « quelqu'un », l. 9). C'est un sage mû par le désir d'apprendre (et non d'éblouir) qui mène à bien l'interrogatoire en posant trois questions précises (et non une question générale), habiles, en progression logique, qui appellent des réponses concrètes.

L'identité de son interlocuteur, le « capitaine », suggère la comparaison implicite avec le roi de 879 dont il est tout l'opposé : le roi est un enfant, il ne prend pas la parole ; lui parle bien (rythme ample et calme de sa réponse, construite sur une progression croissante).

2. Le roi idéal

Le capitaine dresse, à l'aide de réponses concrètes, le portrait du bon roi : en âge d'agir en roi, il a la force nécessaire ; il n'a pas de privilèges, mais des devoirs et prend des risques (« marcher le premier à la guerre »). Il a la supériorité, mais dans le dévouement (rôle protecteur).

Le fondement de son autorité est son ascendant personnel, son esprit de fraternité, de solidarité et son charisme : c'est un monarque éclairé en temps de paix, qui se préoccupe de son peuple (« il visitait les villages »).

Les marques de respect de la part de son peuple ne sont pas exorbitantes, mais humaines, elles témoignent de leur reconnaissance (« on lui dressait des sentiers »).

3. Le portrait élogieux des « sauvages »

L'opposition entre les deux mondes est soulignée par le jeu des pronoms, le contraste entre « repos », « bonheur » et le vocabulaire péjoratif qui qualifie le monde européen (« coûter », « ruine », « corruption », « piper »).

Des notations éparses composent un portrait élogieux des « sauvages » : ce sont des esprits curieux (« désir de nouvelleté »), simples et concrets, qui ne se laissent pas éblouir, qui ont de la lucidité et de l'esprit critique, de la logique et de la rigueur dans la parole (en témoigne leur réponse : « en premier lieu », « secondement »).

L'ironie de la dernière phrase, détachée par le passage à la ligne, souligne l'attitude sectaire des Français : Montaigne feint de penser que des gens habillés en sauvages ne sont pas crédibles ; mais, en réalité, il montre par là qu'entre les cannibales et les Français, il n'y a qu'une différence vestimentaire.

Conclusion

Ce texte des *Essais* a valeur de témoignage et est porteur des valeurs humanistes. Il est aussi précurseur des combats du siècle des Lumières.

**LA BOÉTIE**

***Questions :***

*1. Quelle est la connotation des apostrophes de la première phrase ? A qui le locuteur s’adresse-t-il ?*

*2. Quelles énumérations désignent les malheurs qui s’abattent sur le peuple ? A quel champ lexical ces termes appartiennent-ils ?*

*3. Dans quel but le pluriel ennemis et le singulier ennemi sont-ils tous deux présents ? Expliquez.*

*4. Quel type de phrase est majoritairement employé au milieu du texte ? Quelle est sa fonction précise ?*

*5. Quelles antithèses se succèdent juste après ces phrases ? Que permettent-elles de dénoncer ?*

*6. Sur quelle image le texte se referme-t-il ? Dans quelle mesure est-elle une preuve d’optimisme par rapport à tout ce qui précède ? Expliquez.*

***Ouvertures :***

*- Quelle autre vision du pouvoir est proposée par Machiavel (p. 280) ? Justifiez.*

*- Selon vous, ces deux images de la puissance politique sont-elles encore d’actualité ?*

**RABELAIS**

***Questions***

*1. Dès le premier paragraphe, sur quelle particularité du fonctionnement de l’abbaye le narrateur insiste-t-il ? Quelles expressions annoncent la clause en lettres capitales ?*

*2. Commentez la devise de Thélème. Dans quelle mesure cette devise fait-elle preuve de réalisme au sujet de la nature humaine ?*

*3. Quelles activités sont énumérées ? Quel portrait des membres de l’abbaye cette présentation propose-t-elle ?*

*4. Quelle est la connotation des adjectifs qualificatifs décrivant les habitants de Thélème ? Justifiez précisément.*

*5. La sortie de l’abbaye est-elle présentée comme une déchirure ? Quel exemple développé permet de montrer la place que Thélème occupe dans l’ensemble de la société ?*

***Ouvertures :***

*6. Quel terme employé dans le titre du chapitre de Rabelais semble convenir à Utopie ? Expliquez.*

*7. Quelle est la grande différence entre l’Utopie de Thomas More (p. 284-285) et l’abbaye de Thélème ? Quel modèle est, selon vous, préférable ?*